

europa

revue littéraire mensuelle

91^e année — N° 1010-1011 / Juin-Juillet 2013

Alban BENSA & François POUILLON (dir.) : *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie* (Toulouse, Anacharsis Éditions, 25 €).

Deux grandes questions ne cessent de se poser à la critique : celle de la définition même de la littérature, et celle du lien de l'écriture au réel. Elles sont trop souvent liées et résolues sur le mode de l'opposition de la fiction et du vrai. Jean Giono nous avait pourtant appris avec *Un roi sans divertissement* que l'invention peut être aussi fidèle que l'histoire : « On eut ensuite de très belles journées. Je dis "on", naturellement je n'y étais pas puisque tout ça se passait en 1843, mais j'ai tellement dû interroger et m'y mettre pour avoir un peu du fin mot que j'ai fini par faire partie de la chose. » Là où l'historien « ne cache rien », l'écrivain, qui fait partie de la chose, peut dire ce qui est arrivé et qui est nécessairement plus beau. C'est le grand mérite de cet ouvrage collectif que de nous forcer à réfléchir sur l'éternel débat à partir de « la leçon d'ethnographie des grands écrivains », selon le titre de la préface des directeurs du volume. Ces grands écrivains, ce sont Flaubert, Nerval, George Sand, Pouchkine, Lamartine, Rimbaud, Kipling, Virginia Woolf, Céline, Montherlant, Camus et Montaigne. Si quelques récits de voyage sont présents (voyage en Orient de Nerval et de Lamartine), comme quelques documents techniques (rapports de Rimbaud), c'est le roman qui occupe la majeure partie des analyses. Plusieurs problèmes sont soulevés. Ils sont d'abord techniques. L'écrivain, en particulier quand il décrit un monde lointain géographiquement ou historiquement (Flaubert dans *Salammbô*), mais même quand son texte concerne des réalités contemporaines (George Sand et la *Petite Fadette*) s'appuie évidemment sur des documents. S'ils sont souvent livresques, ils peuvent aussi consister en témoignages pris sur le vif, pourrait-on dire, en particulier quand l'écrivain est aussi un journaliste, comme Camus. Certes, on peut supposer que l'ethnologue et l'anthropologue auront un regard plus neutre que le journaliste militant ou que l'écrivain engagé, si peu que ce soit, dans un combat politique (George Sand) mais ne peut-on aussi reconnaître que, s'il est vrai que c'est le point de vue qui crée l'objet, le scientifique est lui aussi situé dans une époque, un lieu, et doté de convictions ? C'est à partir de ces repères qu'il décrit : question de degré, non opposition de nature. Entre le terrain et le texte, il existe toujours « une brèche », ne serait-ce que parce que tout travail d'écriture,

celui de l'ethnologue et de l'anthropologue, comme celui de l'écrivain, impose choix, mise en forme, « codages et transpositions ». Il faut donc jeter un autre regard sur la littérature et la prendre au sérieux. Le lecteur doit y chercher évidemment un plaisir qu'on appellera pour faire vite esthétique, mais il peut (doit) aussi y chercher des renseignements sur le monde, y compris quand ce monde est celui d'un petit groupe ou même d'un individu, comme lorsque l'écrivain est « ethnologue de soi » (Virginia Woolf) et s'interroge sur le monde auquel il appartient et qui l'a en grande partie façonné. Mais il faut aussi que le scientifique accepte le témoignage du roman, en particulier quand l'écrivain se fait le porte-parole de l'Autre, qui ne peut s'exprimer (Camus parlant au nom de la Kabylie). Ainsi, le témoignage de l'écrivain lui-même est-il fondamental, parce qu'il témoigne au nom des autres et en son nom propre et à partir de « l'écriture de mémoire » construit une « écriture pour mémoire », selon l'expression d'un critique de Camus. Ainsi est en définitive posée une question fondamentale, celle de notre rapport au monde, un monde dans lequel nous sommes immergés, et sur lequel nous jetons un regard plus ou moins distancé. Paradoxalement (mais le paradoxe est vigoureusement assumé), la thèse qui se dégage de tous les articles du volume, mais surtout de l'introduction de ses directeurs, est que la version de l'écrivain est supérieure à celle de l'anthropologue et de l'ethnologue. Ce qui pourrait faire croire à une faiblesse de l'écrivain, la subjectivité, l'invention, est précisément ce qui constitue ses qualités : l'écrivain se pense comme « composante du monde » qu'il décrit, la circulation de lui à l'Autre, qu'évoquait *Un roi sans divertissement*, lui permet un regard plus large et plus profond. Notre époque, qui a cru remettre en cause les frontières des genres, continue pourtant à séparer la littérature et les sciences humaines : ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de nous obliger à contester cette séparation¹.

Joëlle GARDES